

Manosque, 27 mars 2022

L'évangéliste précise le contexte de la parabole du fils prodigue. L'attitude de Jésus provoque la réaction hostile des scribes et des pharisiens : « *Cet homme, disent-ils, fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux.* » Jésus répond à leurs récriminations en racontant trois paraboles : le sauvetage de la brebis perdue, la pièce de monnaie égarée que la ménagère retrouve après avoir nettoyé de fond en comble sa maison, et le fils prodigue. Les titres donnés aux paraboles diffèrent d'un commentateur à l'autre. Chacun peut, au terme de sa méditation, en proposer un nouveau. Ce matin, j'intitulerai la parabole dite du fils prodigue : De l'éloignement au retour à la maison du Père. Le plus jeune fils demande sa part d'héritage avec l'intention de s'éloigner de la maison du Père. L'héritage se reçoit normalement à la mort des parents. Demander sa part d'héritage est une mise à mort symbolique du Père. L'enfant choisit librement de rompre toute relation avec son Père. Pourquoi s'en va-t-il ? Sans doute parce que la vie en dehors de la maison du Père lui paraît plus agréable. Les séductions du monde exercent une telle emprise sur lui qu'il tient pour négligeable ce qu'il possède déjà. Rester est mortifère. S'en aller est vivifiant. Qu'emporte-t-il avec lui ou plus précisément qu'a-t-il reçu du Père ? Puisque l'itinéraire de cet enfant traduit l'éloignement de la présence de Dieu pour se tourner et se rendre à l'esprit du monde, nous dirons qu'il emporte dans son baluchon un goût prononcé pour la Parole de Dieu, une aptitude à la prière, l'expérience de la docilité à la volonté du Père, la compassion pour les petits et les pauvres... et toute autre chose qui se reçoit d'une proximité à Dieu. Certes pour demeurer dans la fidélité à Dieu, il a appris à domestiquer ses instincts, à renoncer à tout ce qui déplaisait à son Père. Mais la voix du monde est parvenue jusqu'aux oreilles de son cœur et la pensée s'est insinuée qu'il pouvait joindre l'utile à l'agréable, conserver son héritage tout en parcourant les possibles du vaste monde. Le départ n'est pas tonitruant. Il ne claque pas la porte et le Père ne le retient pas. Le fils respire enfin l'air de la liberté à moins qu'il ne confonde liberté des enfants de Dieu et attraits mondains. La liberté se conjuguent-elle vraiment avec une vie à la traîne des passions ?

« *Le fils partit pour un lointain pays.* » Il suffisait de dire qu'il partit. L'ajout « *pour un lointain pays* » marque la grande distance qui le sépare désormais de son Père. Cette grande distance géographique est aussi une distance morale puisque le fils nous est décrit vivant dans le désordre. Dans un premier temps, le fils est à la fête. Il croque la vie à pleines dents et semble satisfait de son sort. En fait, il dilapide son héritage, ce qui signifie une dissolution des fondements de la vie spirituelle. Plus il savoure les plaisirs faciles et plus s'amenuise son goût pour les choses de Dieu. Il est probable qu'il n'écoute plus la parole de Dieu et que la lecture de la Bible lui est insupportable. Il tend parfois la main pour saisir les Saintes Ecritures mais sa main retombe. Ses pensées ne s'occupent plus de Dieu. Il en a parfois conscience et essaie de se ressaisir mais sa pensée est collée à la poussière. Malgré tous ses efforts, elle ne parvient plus à décoller. Il oublie aussi les joies et les délices que lui procurait la proximité du Père. La vie de désordre le conduit à une forme d'amnésie. Il perd peu à peu la mémoire de son identité et les traits de son Père s'estompent pour disparaître. Ses relations à autrui sont affectées par le désordre. Auparavant, il s'exerçait à reconnaître en tout homme l'image de Dieu. Désormais, il sélectionne ses relations en fonction du gain qu'il en retire. La gratuité a fait place à l'intérêt. Chacun pourrait ajouter à cette liste des dommages qui réduisent la vie spirituelle à une peau de chagrin.

Pour celui qui a connu la joie d'être au Seigneur, c'est une souffrance terrible que la conscience de la perte. Mais le ressort est brisé. Le fils se découvre incapable de réagir, d'esquisser un mouvement durable vers Dieu. De temps en temps, la nostalgie de son état antérieur lui arrache quelques larmes et le stimule mais il retourne aussitôt à son inconduite. Si Jésus nous le présente gardant les porcs, et si on se rappelle que le porc est un animal impur, on comprend qu'il a changé la pureté de sa vie en quelque chose d'immonde, qu'il vit désormais comme un païen c'est-à-dire en homme sans Dieu. Dans cette situation, le retour vers Dieu est-il encore possible ?

L'expérience de la faim sera décisive. La faim de pain mais aussi la faim de sens. La vie est devenue absurde et insupportable. Il s'est avili et la vue de sa misère lui permet de renouer avec des contenus de mémoire qu'il avait oubliés : « *Tant d'ouvriers chez mon Père ont du pain en abondance, et moi, ici je meurs de faim !* » L'éloignement de la maison du Père n'a pas été un gain mais une perte. Ce qui avait le charme d'une vie nouvelle a déçu. L'illusion est démasquée. C'était un mensonge que d'espérer trouver la vie loin du Père. Il se compare aux ouvriers de son Père. A ses yeux il est déchu de sa dignité de fils, « *Je ne mérite plus d'être appelé ton fils* ». Cependant, du fond de sa déchéance,

il est toujours capable de dire « *mon père.* » « *Je vais retourner chez mon père.* » Ce retournement est le mouvement de la conversion. Il avait tourné le dos à son père, il se retourne et lui présente un visage certes défiguré mais le visage d'un enfant qui sait désormais que la mort le guette s'il ne réoriente pas sa vie. C'est une démarche pénitentielle. L'aveu amer de ses fautes. Il n'attend pas le pardon mais simplement d'être admis comme ouvrier, « *Prends-moi comme l'un de tes ouvriers* ». Comment pourrait-il se présenter devant son père après être parti sans avoir donné de ses nouvelles ? Que dire ? Les paroles sont-elles vraiment utiles quand on est déguenillé, amaigri, sali, après avoir dilapidé son bien et avoir vécu comme un porc parmi les porcs ?

« *Il partit donc pour aller chez son père.* » Il ne s'était pas éloigné de quelques pas. Il était parti pour un pays lointain. Pense-t-il être capable de parcourir en sens inverse ce long chemin ? Pour marcher, il faudrait un bon sac de provisions. Or, il manque de tout. Il se traîne un peu, fait quelques pas, s'arrête et reprend souffle. Il est si facile de quitter la maison du Père et si difficile d'y retourner. L'effort suppose des ressources physique, psychologique et spirituelle. Mais il est démuné de tout. Le chemin du retour s'avère une folie mais plutôt mourir en marchant que de mourir sans rien faire. « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié.* » Il suffit à l'enfant d'esquisser un mouvement de retour pour être vu de son père. S'il est vu c'est que son père le guettait. Il a suivi du regard l'histoire de ses infortunes, jamais il ne s'est éloigné de son enfant. L'enfant s'était détourné de son père alors que le père n'avait d'yeux que pour lui. Parce que le fils fait retour, le Père est saisi de pitié. Les entrailles de Dieu se tordent de douleur comme celles d'une maman qui verrait son enfant revenir après une longue absence, le visage émacié, les yeux rougis d'avoir trop pleurés. Qu'importe les conditions qui ont accompagné le départ de l'enfant, il fait retour. Il aurait pu ne jamais revenir, être définitivement perdu. Il revient. Mon enfant que je n'espérais plus s'est souvenu de moi et piteusement mais certainement, il fait retour. « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié.* » Pas la moindre colère chez le père mais un désir fou d'accueillir au plus tôt son enfant : « *Le père courut se jeter à son cou et le couvrit de baiser.* » Le fils fait quelques pas, le Père franchit la distance qui sépare la fidélité de l'infidélité, le péché d'une vie juste, et il la franchit en courant. C'est l'enfant qui se jette ordinairement dans les bras de sa mère et l'embrasse. Ici, le père se dépouille de toute colère légitime et donne libre cours à sa joie. Le fils, couvert de baisers, essaie de balbutier les mots qui l'accompagnent depuis longtemps : « *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils.* » Le Père est tout aux embrassades. Son fils était perdu, il est retrouvé. Il était mort et le voici vivant. Vite qu'on le débarrasse de ses guenilles pour le revêtir « *du plus beau vêtement* ». Ses chaussures sont déchirées, qu'on lui mette des sandales aux pieds. Il est mon fils, que mon sceau soit bien visible à son doigt. La joie du Père est une joie communicative. Elle devient festive et tous sont invités à se réjouir : « *Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons.* »

Nous n'avons pas le temps d'évoquer l'attitude du fils aîné qui est la figure des scribes et des pharisiens qui ne comprennent pas que Jésus fasse bon accueil aux pécheurs. Jésus accueille aussi bien les justes que les pécheurs pour révéler que son Père ne fait aucune discrimination entre les hommes pourvu qu'ils se tournent vers lui. Et, c'est en son Fils que le Père nous adresse la parole de réconciliation. Alors, si nous nous sommes éloignés de la maison du Père, ne désespérons pas du pardon de Dieu. Supplions-le du fond de notre détresse. Osons nous tourner vers Lui, même si notre conscience nous accuse. *Dieu est plus grand que notre cœur et il connaît toute chose.* Seigneur, fais-nous revenir que nous revenions à toi. Amen.